



Taisez-vous ! Vous ne devez pas vous opposer à ce que je termine mon existence ! . . .

son visage portait la trace des souffrances qu'il avait éprouvées. A peine pouvait, il se mouvoir, tant ses membres étaient endoloris. Néanmoins, il ne voulut pas rester plus longtemps au lit, afin de recevoir les personnes qui assistaient habituellement à son lever.

Quoique ses jambes pussent à peine le porter, il voulut s'habiller. Il paraissait calme, mais ce calme faisait peur.

MON ENFANT TON PÈRE N'A PLUS D'HÉRITAGE À TE LAISSER

A midi, Macdonald arriva au palais pour savoir si l'Empereur était enfin décidé à signer le traité. Introduit dans sa chambre à coucher, le maréchal le trouva assis dans un fauteuil devant la cheminée, les coudes appuyés sur les genoux, la tête soutenue dans ses deux mains.

Immobilisé dans cette posture, Napoléon semble absorbé dans de profondes réflexions.

Deux personnes sont avec lui : le duc de Vicence debout, le coude posé sur le manteau de la cheminée, le regardant avec un inexprimable regret, et le duc de Bassano, assis tristement sur un pliant.

La rêverie dans laquelle est plongé Napoléon est telle que le bruit qu'a fait le maréchal en entrant, ne l'a pas même distrait et que le duc de Vicence est obligé de lui toucher légèrement le bras pour lui faire remarquer le nouveau venu.

— Sire, lui dit-il, c'est M. le duc de Tarente qui vient chercher le traité que Votre Majesté doit ratifier dans la journée.

— Ah ! c'est vous, Macdonald, fit Napoléon en relevant la tête.

Puis il reprit la position qu'il avait auparavant.

Le duc de Tarente, frappé du changement qui s'est opéré dans la figure de l'Empereur, depuis la veille, ne peut s'empêcher de s'écrier :

— Grand Dieu ! Sire, il faut que Votre Majesté ait été bien gravement indisposée depuis que je n'ai eu l'honneur de la voir ?

Napoléon, fixant sur le maréchal un regard morne, répond :

— Oui, oui, j'ai passé une bien mauvaise nuit ; mais cela va mieux ce matin, ajoute-t-il avec un soupir.

Napoléon resta assis encore quelques instants ; mais enfin, paraissant faire un effort, il se leva et prit sur la cheminée le traité, qu'il lut tout entier sans faire la moindre observation.

Puis, indiquant du doigt au duc de Vicence un guéridon placé à l'extrémité de la pièce et sur lequel était un écrioire de bronze et le portrait du roi de Rome, ravissante miniature d'Isabey, il dit d'un ton plein de regret en s'adressant à Macdonald :

— Mon cher maréchal, je ne suis plus assez riche pour vous récompenser de vos derniers services.

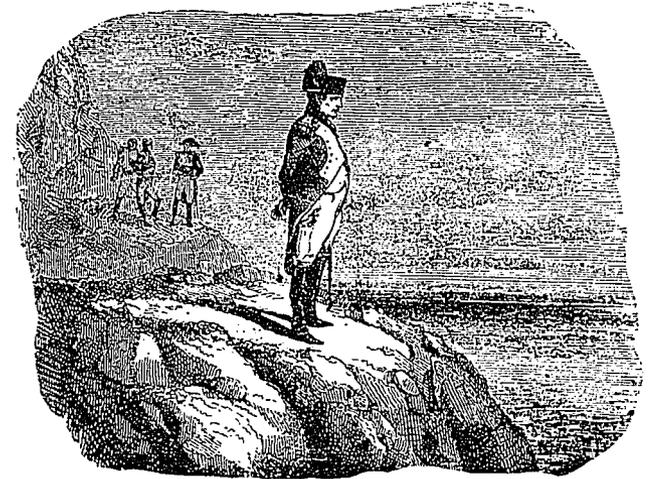
— Sire, se hâte d'interrompre Macdonald, comme blessé de ces paroles, l'intérêt ne m'a jamais guidé, Votre Majesté doit le savoir.

— C'est vrai ! répliqua vivement Napoléon ; vous m'avez mis à même de voir combien on m'avait trompé sur votre compte ; je n'oublierai de ma vie ce que vous avez fait pour moi. Et cependant je voudrais . . .

L'Empereur, dont l'émotion s'était accrue, n'acheva pas sa phrase ; il y eut un silence. Enfin, arrêtant sur le maréchal un regard d'une tristesse indicible, il lui tendit les bras en lui disant avec le plus grand abandon :

— Macdonald, je voudrais bien vous embrasser.

A ces mots le duc de Tarente se précipite dans les bras de l'Empereur. Les ducs de Vicence et de Bassano, spectateurs de cette scène, fondent en larmes ; ils



se regardent et se serrent la main sans se parler.

— Messieurs, dit enfin Napoléon après avoir tout fait pendant vingt ans pour la gloire et le bonheur de la France ; je remets aujourd'hui entre les mains de la nation, la couronne que j'avais reçue d'elle. Puis, passant la main sur son front : Allons, lui dit-il d'une voix étouffée, il faut en finir.

Alors, avec toute la vivacité que sa faiblesse lui permettait, il s'assit devant la petite table sur laquelle il avait déposé le traité après l'avoir lu, prit une plume fixa ses regards sur le portrait du roi de Rome qui était devant lui, puis, levant les yeux au ciel, il dit d'une voix brisée :

— Mon pauvre enfant ton père n'a plus d'héritage à te laisser !

En même temps sa main, comme agitée d'une convulsion nerveuse, signa le traité, qu'il remit aussitôt à Macdonald, en détournant la tête pour lui cacher une larme qui avait obscurci ses yeux.

Le même jour, le 12 avril 1814, Charles X faisait son entrée dans Paris, en qualité de *lieutenant général du royaume*. Le même jour aussi le maréchal Soult, sous les murs de Toulouse, faisait payer cher aux Anglais toutes les humiliations et toutes les douleurs qu'avait éprouvées Napoléon à Fontainebleau.